

# L'ART ANTIQUE DE LA PERSE

---

## DEUXIÈME PARTIE MONUMENTS DE PERSÉPOLIS

---

### DEUXIÈME DYNASTIE ACHÉMÉNIDE

---

§ I. CONSTITUTION GÉOLOGIQUE DES PLATEAUX DE L'IRAN. — § II. ARCHITECTURE PRIMITIVE DES PERSES, DES ÉLAMITES ET DES CHALDÉENS. — § III. TAKHTÈ-DJEMCHID. — § IV. ESCALIERS DES PALAIS. — § V. PORTES ET FENÊTRES. — § VI. DE L'ORIGINE DES ENTABLEMENTS GRECS D'APRÈS LES DOCUMENTS PERSES. — § VII. DESCRIPTION DES ORDRES PERSES.

---

#### § I

Description de la Perse. — Formation des plateaux. — Régime des eaux. — Climat.  
— Les arbres ne peuvent pousser en Perse à l'état sauvage.

Les considérations stratégiques qui avaient amené Cyrus à transporter à la tête des défilés de Madérè-Soleïman le siège du gouvernement perdirent de leur importance à l'avènement de Darius : l'union était faite désormais entre les Aryens du sud et du nord<sup>1</sup>. Le roi put abandonner sans crainte une place forte devenue

1. Darius, dans l'inscription de Bisoutoun, raconte qu'il eut, en montant sur le trône, à réprimer les révoltes des peuples habitant les contrées situées au nord de la Médie ; ces guerres furent, en tous cas, terminées en peu d'années et ne semblent pas avoir mis en péril l'empire de Cyrus, les armées mèdes et perses étant restées fidèles au nouveau roi (Oppert, *les Inscriptions achéménides*, p. 107).

inutile et vint fonder Persépolis<sup>1</sup>, à l'extrémité sud des gorges du Polvar, dans une plaine infiniment plus riche et plus étendue que la vallée de Méched-Mourgab. Telle fut, à mon avis, l'origine de la nouvelle capitale des Achéménides.

Je ne suivrai pas, dans la description des ruines de Persépolis, la méthode que j'ai adoptée dans la première partie de cet ouvrage. Les édifices de Méched-Mourgab semblaient n'avoir entre eux aucune analogie : il était nécessaire, pour

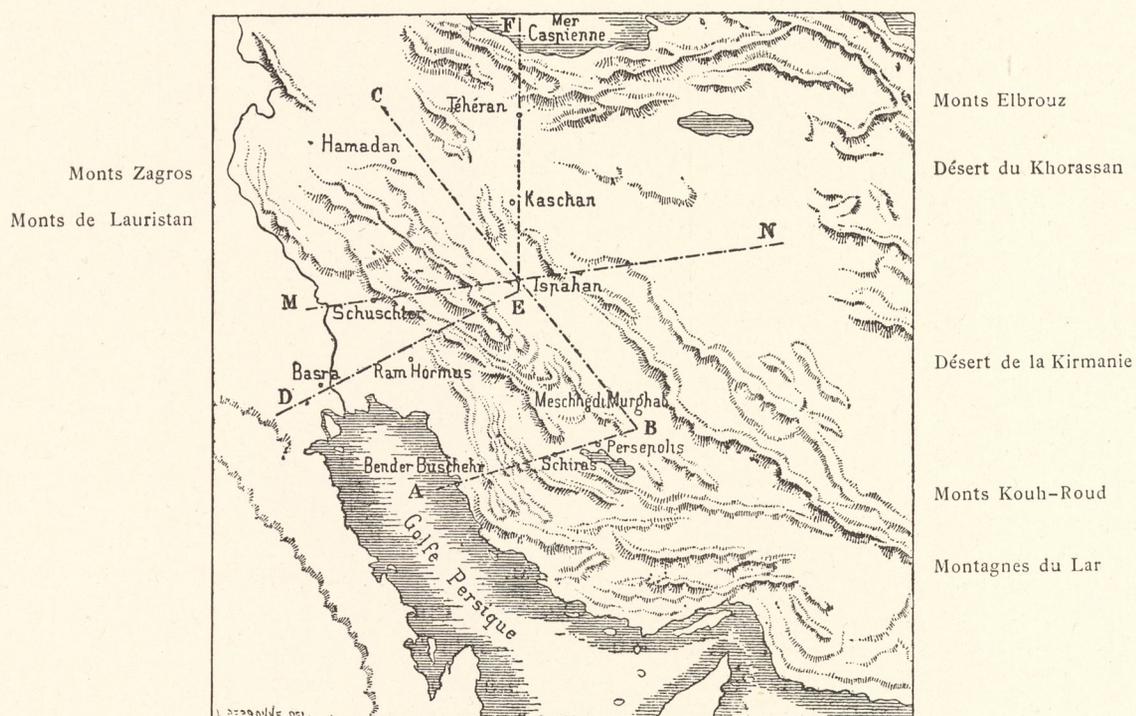


Fig. 1.

faire ressortir les liens qui les unissaient, de les examiner indépendamment les uns des autres. Les monuments du Takhtè-Djemchid ou de Nakhchè-Roustem, tous élevés par les princes de la seconde dynastie achéménide et composés d'éléments similaires, furent construits, au contraire, suivant deux types devenus officiels depuis le règne de Darius. Il serait inutile, dans de semblables conditions, de s'attarder à décrire les palais et les tombeaux des rois, il suffira d'analyser rigoureusement chacun des détails de la construction ou de l'ornementation de ces édifices.

1. Il est hors de doute que Darius ne soit le fondateur du Takhtè-Djemchid; aux raisons déduites de l'étude des constructions se joint un argument décisif. Dans l'inscription médique unilingue gravée sur le retour du mur de soutènement, Darius dit: « J'ai construit ce mur de soutènement dans un endroit où personne avant moi n'avait élevé de constructions. » (Voir à Pl. II et Pl. IV-VII.)

Au cours de cette étude, je serai amené à parler souvent du sol et du climat de l'Iran, éléments essentiels à connaître pour apprécier sainement le véritable caractère de l'art persépolitain; je donnerai donc sur la constitution physique de la Perse quelques explications sommaires avant d'aborder les questions d'un ordre purement architectural et archéologique.

La Perse est limitée au sud-ouest et au nord par deux soulèvements puissants : les monts Zagros et l'Elbrouz, prolongement direct de l'Indo-Kouch (Fig. 1, et T. I, P. I). Les vallées comprises entre ces deux chaînes de montagnes sont comblées, sur une hauteur considérable, par des alluvions uniformément composées, dans les couches profondes<sup>1</sup>, d'un mélange compact de galets roulés, de sable et de terre, au travers duquel on peut creuser, sans l'aide de blindages, des puits et des galeries souterraines servant à conduire à fleur du sol les eaux sous-jacentes. Il est même facile de vérifier, grâce à la multiplicité des forages, que les dépôts alluvionnaires ne présentent, au moins jusqu'à cent vingt mètres de profondeur, aucune trace de stratification, et qu'ils ne se distinguent entre eux que par le volume des galets, plus gros dans l'Azerbeïdjan que dans le Fars ou dans la Kirmanie. Les plateaux de l'Iran se différencient, au contraire, très nettement, par leur altitude et la nature spéciale du sol, des rivages de la mer Caspienne et des plaines de la Chaldée ou de la Susiane, de formation récente.

Du rapprochement de ces faits il semble résulter que la Perse a été submergée antérieurement à la période quaternaire. L'inondation, maintenue entre l'Elbrouz et les monts Zagros, s'étendit sur tout le pays, mais ne franchit pas les barrières rocheuses qui ont constitué de tout temps les frontières naturelles de l'Iran.

On peut reconnaître à de nombreux indices que les eaux entrèrent en Perse par le nord-ouest. Dans les défilés d'Arménie, où les courants acquirent la plus extrême violence, les parois verticales des rochers sont striées sur une hauteur considérable et sillonnées par de profondes rainures creusées suivant la direction à peu près horizontale des plans de stratification. Au sud de l'Araxe et à mesure que s'ouvrent les côtés de l'angle formé par les monts Zagros et l'Elbrouz, les stries disparaissent et en même temps commence la région des plateaux. On trouve les plus élevés dans la contrée comprise entre les massifs du Lauristan et la chaîne des

1. Les strates régulières observées par de Filippi (Reclus, *Géographie de la Perse*, page 173) sur les bords de l'Ishvar, au sud-est de Sultanieh, ne se rencontrent que dans le nord de la Perse et dans les couches superficielles du terrain.

Kouh-Roud, dans ce canal sans issue où s'engouffrèrent les eaux encore chargées des détritux qu'elles charriaient avec elles.

Hamadan (Ecbatane), Ispahan, Méchhed-Mourghab, Persépolis, Chiraz, Darab

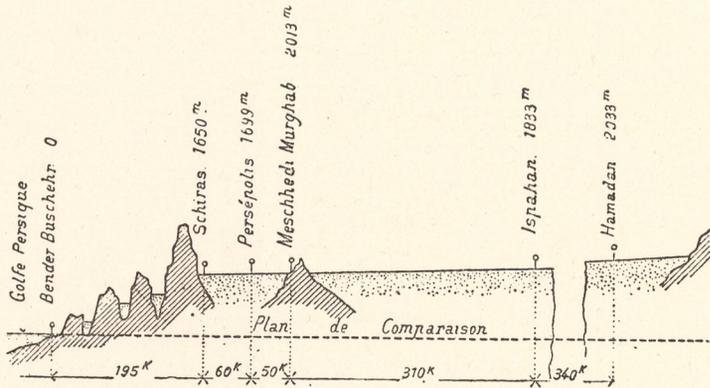


Fig. 2. — Coupe suivant A B C

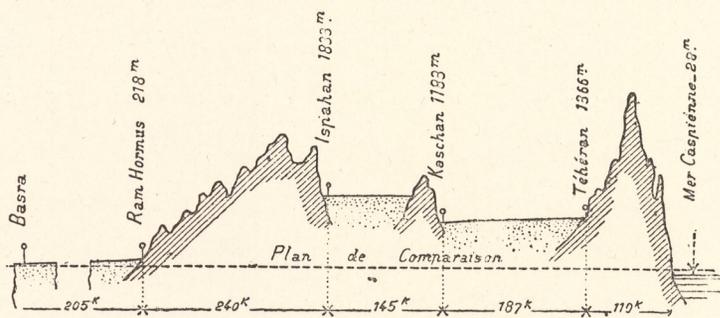


Fig. 3. — Coupe suivant D E F

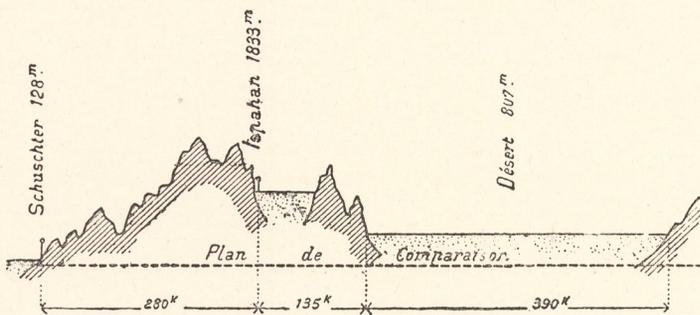


Fig. 4. — Coupe suivant M N.

(Pysiakada), villes qui furent toutes capitales de la Perse, se rencontrent dans cette grande vallée, à des altitudes variant entre 2,000 et 1,600 mètres.

Au delà de Darab et des montagnes du Lar, qui barrent au sud le grand canal dont il vient d'être fait mention, les alluvions s'abaissent brusquement. On sent

que les eaux, maintenues par une succession de chaînes de montagnes, se sont péniblement fait jour à travers les masses rocheuses et ont tour à tour comblé les vallées étagées en gradins les unes au-dessous des autres. Cet état particulier du sol, qu'il serait trop long de décrire en détail, est suffisamment indiqué par les coupes géologiques (fig. 2, 3 et 4), faites suivant les lignes tracées sur la carte (fig. 1).

La flore de l'extrême sud de la Perse, d'accord avec le baromètre, atteste ces brusques variations de niveau : à Chiraz, on cultive les mêmes plantes et les mêmes arbres que dans le midi de la France, tandis que dans la vallée de Férachbad, située à cinquante kilomètres au sud-ouest de la capitale du Fars, il existe déjà des forêts de palmiers rivalisant en vigueur avec les plus belles plantations de la haute Égypte.

Le relief du sol ayant rejeté les grands courants dans la direction d'Hamadan et des monts Zagros, il ne pénétra dans la Perse centrale qu'une faible partie des eaux. Elles s'écoulèrent librement vers le sud-ouest, et, se répandant en grandes nappes, se maintinrent à un niveau très inférieur à celui qu'elles durent atteindre dans la vallée d'Ispahan. C'est au moins ce que semble indiquer l'altitude des déserts du Khorassan et de la Kirmanie, situés à mille mètres environ au-dessous du niveau moyen de la vallée des capitales.

Quelle que soit, d'ailleurs, la nature du phénomène géologique auquel se rattache la formation des plateaux, il importe seulement, pour la suite de cette étude, de constater les effets que le comblement des vallées a eus sur le régime des eaux<sup>1</sup>.

Les alluvions ayant profondément enterré la base des soulèvements, les pics

1. M. Reclus (*loc. cit.*, p. 173 et seq.) s'est occupé du comblement des vallées de la Perse, et s'exprime ainsi à ce sujet :

« Les espaces déserts enfermés de tous les côtés par des montagnes furent certainement une mer intérieure à l'époque où fumaient encore les volcans qui se dressent au nord de la plaine. Les strates observées par de Filippi prouvent que le comblement s'est fait à une époque relativement récente. Ce sont les décombres de l'enceinte, transportés probablement à une époque neigeuse contemporaine de l'époque glaciaire des Alpes, qui ont fini par combler en entier la Méditerranée persane. Puis les vents ont continué l'œuvre du comblement en transportant les matériaux les plus légers dans les cavités du plateau, en couches de siècle en siècle plus épaisses. »

Cette théorie, que M. Reclus avait déjà développée à propos de la formation des terres jaunes de la Chine, n'est pas en parfait accord avec les faits observés; elle n'explique pas, notamment, que dans toute la Perse, et à toutes les profondeurs fouillées, le sol soit uniformément composé des mêmes cailloux roulés bien que la constitution géologique des montagnes diffère d'un point à un autre. Ce système, d'ailleurs, n'est en opposition que par le mode d'action des eaux avec celui que j'avais développé, avant l'apparition de l'ouvrage de M. Reclus, dans les *Annales des Ponts et chaussées* (27 octobre 1882, publié en 1883, 6<sup>e</sup> série).

et les plus hautes crêtes, naturellement abrupts et escarpés, s'élèvent au-dessus du sol des vallées comme un rocher émerge des flots; de telle sorte que de la plaine on passe, sans transition, dans des gorges sauvages dont les flancs inclinés, impuissants à retenir les terres végétales, sont, par conséquent, incapables de porter des arbres ou même des mousses. Les eaux pluviales, que n'arrête aucun obstacle, s'écoulent le long des parois imperméables des montagnes, et s'infiltrèrent en totalité entre les rochers et le sol, pour aller s'emmagasiner dans de profondes vallées souterraines.

Aussi, bien que le sol de l'Iran soit, à l'exception des déserts du Khorassan et du Kirman, extrêmement tourmenté et qu'il pleuve et neige en Perse pendant l'hiver, il n'existe pas un fleuve dans l'ancienne Médie. C'est à peine si, dans l'Azerbeïdjan, on peut signaler deux petites rivières : l'Adji-Sou, le Kisilou-Sou, et, dans l'Irak, le Kara-Sou et le Zenderoud; encore ces deux dernières se perdent-elles dans les sables avant d'arriver à la mer. Le grand massif de l'Ararat lui-même, malgré ses immenses glaciers, ne donne naissance à aucun cours d'eau.

Le climat se ressent naturellement de cette absence de rivières, de l'altitude et de la nature perméable du sol. L'air, privé d'humidité, est tellement sec l'été et l'automne, que si l'on abandonne des objets en acier sur une terrasse, le brillant du métal n'est pas terni après deux ou trois mois d'exposition. La nuit, en caravane, il m'est arrivé de voir jaillir des gerbes d'étincelles, toutes les fois que les chevaux se frappaient les flancs avec leur queue, et souvent aussi, en déchirant lentement une feuille de papier, j'ai produit de brillantes traînées de lumière <sup>1</sup>.

C'est à l'extrême pureté de l'atmosphère <sup>2</sup> qu'il faut également attribuer les écarts de température que j'ai constatés entre le jour et la nuit : au mois de juillet, le thermomètre marquait, au soleil, 62° à huit heures du matin <sup>3</sup>; avant le lever de l'aurore, il atteignait à peine 13°.

1. « L'air qui repose sur les plateaux iraniens est d'une extrême siccité; Khanikov reconnut que l'humidité relative de l'air était seulement de 11,2 p. 100; c'est le plus fort degré de sécheresse qui ait été reconnu jusqu'à maintenant à la surface de la terre. A Kirman, au milieu des cultures, elle varie encore de 16 à 20 p. 100 » (Reclus, *loc. cit.*, page 139).

2. Pendant les nuits sans lune, les planètes et les étoiles ont un éclat incomparable : Jupiter est si lumineux que les corps opaques exposés à ses rayons et placés sur une feuille de papier blanc portent une ombre très nette.

3. « La chaleur estivale est souvent aussi forte que dans le Sahara d'Afrique; près de Méched (au nord de la Perse), les provisions de stéarine et de sulfate de soude furent liquéfiées par la chaleur de l'air (ce qui suppose une température de 65°,5 dans l'intérieur des coffres où elles étaient enfermées) » (Reclus, *loc. cit.*, page 179).

La sécheresse à peu près absolue de l'air et du sol, étant la conséquence de la constitution géologique du pays, rend aujourd'hui la Perse, comme elle l'a rendue de toute antiquité, absolument rebelle à la culture forestière. On peut affirmer, sans être taxé d'exagération, que l'on ne rencontre pas, dans le nord ou le centre de l'Iran, un arbre venu spontanément, et que, dans les temps préhistoriques, ces mêmes régions étaient entièrement dépourvues de verdure. L'homme n'a pas détruit les forêts; il doit, au contraire, à son énergie et à son industrie persévérantes, les vergers et les rares ombrages à l'abri desquels il élève sa demeure<sup>1</sup>. Il est impossible, en effet, de faire pousser des arbres dans une contrée naturellement sèche, brûlée par le soleil, où l'humidité de la terre n'est entretenue ni par les pluies d'été ou de printemps, ni même par les rosées.

Si l'on franchit la barrière naturelle qui ferme le sud de la Perse, on constate que les plateaux s'abaissent; la base des montagnes se découvre, et l'on trouve alors seulement, dans les vallées devenues moins arides à mesure que leur altitude diminue, de rares cours d'eau le long desquels prospèrent à l'état sauvage des buissons et la plupart des arbres fruitiers de nos contrées.

Il est aisé de reconstituer, d'après ces données, l'état de la Perse avant l'apparition de l'homme : de vastes steppes caillouteuses, recouvertes, après la saison des pluies, d'herbes dures et piquantes; perdues dans ces déserts, de rares oasis d'une surprenante fertilité. Tels étaient les points saillants du tableau, il n'était pas riant.

Les Aryens trouvèrent cependant, établies au nord et au sud de la Perse, des hordes nomades qui leur disputèrent longtemps, si l'on en croit les récits légendaires, la possession du pays : c'est que le sol de la Perse, si pauvre en apparence, est, au contraire, d'une étonnante fertilité, quand on parvient à l'arroser. Pour suppléer aux eaux si rares des rivières, les premiers habitants de l'Iran durent s'efforcer de capter les sources souterraines, et apprirent bientôt à les amener à la surface du sol au moyen de galeries à faible pente. Ces travaux, que la nature résistante du terrain permettait d'exécuter sans danger pour les ouvriers, furent progressivement prolongés jusqu'au pied des montagnes; ils se développaient

1. Tout ce que je viens de dire au sujet du manque de forêts ne s'applique qu'à la Perse proprement dite (Fars et Médie). L'étroite bande de terre qui longe la Caspienne est, en revanche, riche en eau et en bois de charpente. Malheureusement le massif du Damavend qui sépare les plateaux des plaines du Ghilan et du Mazenderan est si difficile à franchir que l'on ne peut exploiter au profit de la Perse les richesses forestières des basses terres.

parfois, comme on peut le constater à Hamadan, sur cinquante et soixante kilomètres de longueur, et atteignaient, à leur origine, une profondeur supérieure à cent mètres.

Si je cite en particulier les aqueducs d'Hamadan, c'est que, même au point de vue historique, leur antiquité ne saurait être contestée. Diodore de Sicile<sup>1</sup> en attribue l'exécution à Sémiramis, la reine légendaire de Babylone; Polybe, de son côté, raconte qu'ils avaient été creusés sur l'ordre des premiers rois mèdes<sup>2</sup>, et que l'armée d'Antiochus faillit périr de soif en approchant d'Ecbatane, parce que Arsace avait donné l'ordre, avant de quitter sa capitale, de combler les aqueducs si anciens et si longs que les habitants du pays ne connaissaient pas eux-mêmes la source des rivières souterraines dont ils buvaient les eaux. L'arrivée inopinée de la cavalerie d'Antiochus empêcha le roi parthe de donner suite à ses desseins, et sauva l'armée d'une destruction complète. Polybe ajoute, en effet, que les aqueducs étaient très nombreux autour d'Ecbatane, mais qu'il n'existait pas dans toute la région, naturellement aride et sauvage, une seule source superficielle<sup>3</sup>.

L'eau était trop chèrement et trop difficilement acquise pour ne pas être réservée, avant tout autre emploi, à la culture des céréales et des arbres fruitiers; quant aux essences forestières, on ne songea pas tout d'abord à les irriguer et à les multiplier. Des herbes sèches coupées après les pluies d'hiver, de la bouse de chameau mêlée aux menues pailles, servaient de combustible; la terre, façonnée en briques, suffisait à élever et à couvrir des constructions appropriées aux climats si variables des hauts plateaux.

1. Diodore de Sicile, II, 13, § 6.

2. Polybe, X, 28, § 3 : « On raconte que les Perses, aux temps où ils conquièrent l'Asie, donnèrent aux habitants, pour une durée de cinq générations, l'usufruit de toutes les terres naturellement arides qui seraient fertilisées par un canal artificiel d'irrigation, et cela en payement des travaux exécutés pour conduire les eaux. »

3. *Loc. cit.*, § 5, 6, 7.